

LA FAMILLE MANN SOUS L'ÉCLAIRAGE DE LA PSYCHANALYSE

Marianne Krüll était destinée à s'occuper de la famille Mann : à un tréma près, ne porte-t-elle pas le nom du plus caracolant personnage de Thomas Mann, le chevalier d'industrie Felix Krüll ? Aussi nous proposons un essai exhaustif sur ceux qu'elle appelle les magiciens. Il faut dire que c'était le sobriquet donné à Thomas par ses enfants, cet homme impassible, tout-puissant, lointain, dont il fallait respecter les heures de travail. Mais il y eut d'autres magiciens dans la famille, Heinrich, le frère de Thomas, écrivain lui aussi, Klaus, le fils écrivain, Erika, actrice. Et pourquoi pas Katia, la femme de Thomas, qui s'est sacrifiée pour le bonheur de son mari et de ses enfants et qui incarne le symbole de la grandeur mannienne ? La hantise du suicide obsède cette

PAR
MARCEL
SCHNEIDER

généalogiques et les existences des multiples antécédents, et si elle intitule son essai *Une autre histoire de la famille Mann*, c'est qu'elle a abordé le problème au moyen de plusieurs grilles, la psychologie, la sociologie, la génétique et surtout la psychanalyse. Sans cesse, le docteur Freud est appelé à la rescousse pour trancher une difficulté. Car, outre les pulsions suicidaires trop avérées, il y a les désirs secrets, incestueux, entre Heinrich et sa sœur Carla, Klaus et sa sœur Erika, homosexuels



Mann et son petit-fils : pour oublier que l'art n'est qu'une consolation. (DR.)

Ya-t-il eu malédiction comme chez les Atrides ? Tare physiologique, répétition des mêmes impasses sur trois ou quatre générations ?

famille : deux sœurs de Thomas, deux de ses fils se sont donné la mort. Y a-t-il eu malédiction comme chez les Atrides ? Tare physiologique, répétitions des mêmes problèmes, des mêmes impasses sur trois ou quatre générations ? Ce qui a conduit M^{me} Krüll à étudier d'un œil critique et sagace à la fois toutes les familles, tant du côté paternel que maternel, qui ont contribué à former la singularité de Klaus et Erika Mann, écrasés par le génie littéraire de leur père et par sa célébrité, dont ils ont d'abord profité, qui les ont laminés ensuite. Dans leur cas, il faut aussi compter avec les exigences de l'histoire, le poids de l'exil, l'errance perpétuelle, l'absence de patrie, de foyer et d'amour. M^{me} Krüll a mis neuf ans pour explorer les arbres

dans le cas de Thomas et de son fils Klaus, désirs plus ou moins réprimés chez le Prix Nobel, mais étalés et vécus par Klaus, qui a des amis à Paris comme à Berlin, à Munich comme aux Etats-Unis, et qui, faute d'un amour stable, s'adonne à diverses drogues et se donne la mort à Cannes en 1949. Cette mort désespérée révolta Marianne Krüll et l'incita à entreprendre ses recherches. La grand-mère paternelle de Thomas et Heinrich Mann était une Brésilienne de souche portugaise, Maria da Silva, qui épousa un Allemand de Lübeck, Ludwig Bruhns, grand homme d'affaires et *pater familias* prestigieux. Après sa mort, ses cinq enfants furent expédiés à Lübeck, convertis au luthéranisme, élevés dans collèges et pen-

sions, sans père. Celui-ci retourna au Brésil, épousa sa belle-sœur devenue veuve et eut d'autres enfants. M^{me} Krüll voit dans cette rupture, ce dépaysement forcé, cet abandon relatif, la cause des misères futures. Julia Bruhns épouse en 1869 le sénateur Mann. La famille n'est plus ce qu'elle était, on la dit même déchue. *Les Buddenbrook* porte en sous-titre « Déclin d'une famille ». Les choses ne s'arrangent qu'en apparence avec le mariage de Thomas en 1905 avec une fille de la riche et haute société munichoise, Katia Pringsheim, qui lui donnera six enfants. Katia aurait préféré continuer ses études de physique et de mathématique, mais elle obéit à sa famille (les Pringsheim, comme les Dohm, sont des juifs convertis au protestantisme ; ils ont des problèmes d'insertion dans la bonne société allemande, ils émigreront en 1938), de

sorte qu'elle déclara plus tard que pas un jour de sa vie elle n'avait fait ce qu'elle voulait. Or elle a vécu quatre-vingt-dix-sept ans ! Tenir la maison d'un homme célèbre, élever sa nombreuse progéniture l'ont absorbée. Ses maladies, selon M^{me} Krüll, sont toutes psychosomatiques. Quand elle allait soigner ses poumons à Davos et à Leysin, c'est qu'elle n'en pouvait plus de la vie bourgeoise et conventionnelle qu'elle menait. Des six enfants, trois échappèrent à la névrose de leur mère, mais deux fils se suicidèrent comme leurs deux tantes du côté Mann, et sa fille Erika mourut à soixante-quatre ans d'une tumeur au cerveau, et cela malgré son énergie, son dévouement à la cause paternelle. M^{me} Krüll pense qu'elle manquait d'un « soutien humain réel », que son corps protesta et « développa une tumeur cérébrale dont elle mourut ». La lutte contre le nazisme

et l'engagement du côté des forces démocratiques mobilisèrent la famille Mann, qui émigra dès 1933. Jusqu'alors Thomas ne s'était jamais intéressé à la politique ; ce sont les événements qui l'ont forcé à prendre parti, à devenir l'orateur ambulante, « le commis-voyageur de la démocratie ». Il a usé des forces précieuses à tenir ce rôle pour lequel il n'était pas fait, mais il l'a tenu avec l'honnêteté, la rigueur, l'application que nous lui connaissons. Autant sur le plan intellectuel, littéraire et artistique, il montrait de la curiosité, de l'audace, une flagrante originalité, autant pour la vie sociale il se montrait réticent, craintif, grand observateur des bienséances et de la morale bourgeoise. Il a droit au respect puisqu'il a sacrifié sa vie intime et ses préférences sensuelles à l'idée qu'il se faisait d'un Allemand respectable. M^{me} Krüll révèle que deux fois pourtant,



(Photo Harlinque/Viollet.)

Mann et sa femme Katia : elle lui donnera six enfant.

une fois avant son mariage, avec Paul Ehrenberg, et une fois à l'âge mûr, avec Klaus Heuser, il fut un « *heureux amant* », avec un « *accomplissement* » dont il s'émerveille dans son journal intime. Elle remarque que l'on ignore ce que Mann entendait par « *accomplissement tardif et étonnant* ». J'ajouterai que « *heureux amant* » veut tout dire et rien dire, car, dans *l'Education sentimentale*, Frédéric Moreau n'est jamais l'amant de M^{me} Arnoux, et qu'elle est pourtant son unique amour. En tout cas, l'homosexualité réprimée, malgré les « *chutes* » avec Ehrenberg et Heuser, explique le fait que Mann ait pu concevoir *La Mort à Venise*, *Mario et le magicien* et maints épisodes de *Felix Krull* et du *Docteur Faustus*. Son fils, Klaus, n'observa pas la même réserve ; on ne saurait dire que ce penchant combiné avec la toxicomanie lui ait réussi. Un

livre comme *Der fromme Tanz* (1925), la danse pieuse sur les tabous piétinés, la danse autour de l'inversion célébrée par laquelle il espérait s'attirer l'admiration et la tendresse paternelles, manque le but par incohérence et légèreté. Il suffit de comparer le livre avec *La Mort difficile*, de René Crevel (1926), sur le même sujet, pour comprendre ce qui discrédite le premier. Les deux écrivains entretenaient des relations amicales. A propos du suicide de Crevel en 1935, Klaus Mann note dans son livre de témoignage *Der Wendepunkt (Le Tour-nant)* : « *Il se suicida parce qu'il était malade (tuberculose). Il se suicida parce qu'il avait peur de la démence. Il se suicida parce qu'il tenait le monde pour démentiel.* » Cet aveu prémonitoire en dit long sur le suicide de Klaus en 1949. La lecture de l'essai de Marianne Krüll nous fait mieux comprendre le jugement de

Thomas Mann en 1952 : « *L'art ne constitue pas une puissance, il n'est qu'une consolation.* » L'artiste n'est pas fait pour guider les hommes, étant lui-même trop fragile, trop instable et trop rempli de péchés. Il ne peut que les aider à supporter cette vie et ce monde en leur révélant une autre réalité. Nietzsche a dit que les poètes étaient les hallucinés de l'arrière-monde, il ne dit pas que ce sont des prophètes, des moralistes, des fondateurs de religion.

On a souvent comparé Thomas Mann à Goethe : ils ont eu tous deux le sens de la vocation européenne de l'Allemagne ; Mann précisait qu'il voulait une Allemagne européenne et non une Europe à l'allemande. L'analogie s'arrête là. Goethe possède la force, la puissance, le goût d'agir. Stimulé par une inspiration démoniaque il incarne son inquiétude dans l'action, tandis que Mann contemple et réfléchit plutôt qu'il n'agit. Il répugne à l'action.

C'est qu'il possède l'esprit de musique qui manquait à Goethe : « *Je me suis toujours entendu à faire de la musique en littérature, je me suis senti à moitié musicien, j'ai transposé dans le roman la technique de la texture musicale* » (lettre du 30 décembre 1945 à Theodor Adorno). Cette disposition innée, si elle l'a gêné quand il s'est occupé de politique, lui a donné une qualité plus rare, celle de magicien. Il a su allier « *la sublime imprécision du royaume des sons* » avec la plus délicate précision de l'intelligence. Il enchante le lecteur comme le magicien ensorcele. Tel est le contenu de l'essai de Marianne Krüll.

LES MAGICIENS, UNE AUTRE HISTOIRE DE LA FAMILLE MANN

DE MARIANNE KRÜLL

TRADUIT PAR MARIELENE WEBER

Seuil, 180 F.

A LIRE AUSSI

Le tome 2 des *Romans et nouvelles* (1904-1924) de Thomas Mann dans « *La Pochothèque* » du Livre de poche (140F.).